

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 35 (1897)
Heft: 43

Artikel: La chanson du tempérant
Autor: A.B.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196507>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Cette anecdote a été contestée par quelques écrivains comme peu vraisemblable. Toutefois, il n'en est pas moins vrai que le *quart d'heure de Rabelais* est une expression restée dans la langue avec une signification bien précise: assurément elle n'est pas tombée du ciel et a évidemment une origine à laquelle se trouve mêlé le nom de Rabelais.

En outre, le curé de Meudon ne s'est jamais fait remarquer par l'esprit d'ordre et l'opulence. Ce qui n'est pas contestable, c'est qu'il manquait souvent d'argent et qu'il a dû, plus d'une fois, se trouver dans l'embarras. Il ne serait donc pas étonnant que cet état de gêne, qu'il eut soin de constater lui-même dans son testament, fût devenu proverbial et eût donné naissance à une des locutions les plus pittoresques de notre langue.

La chanson du tempérament.

Que de poètes sans vergogne
Célébrent dans des vers *ad hoc*
Les plants rôtis de la Bourgogne
Ou les clos bénis du Médoc !
Quant à moi, ma muse ravie,
Fidèle à son apostolat,
Célébrera toute sa vie :
Coco, café, thé, chocolat !

Si je porte à ma boutonnière
Ce petit bout de ruban bleu,
C'est pour vous dire à ma manière :
Je suis sobre ! eh bien ! sacrebleu !
Je n'ai jamais eu la fringale ;
Voyez ma mine de prêtre !
Pourtant ma carte est bien frugale :
Coco, café, thé, chocolat !

En suivant notre règle sainte,
On devient vieux comme un mammouth,
Le coco nous tient lieu d'absinthe,
La cerisette de vermouth !
Le matin, café, lait ou crème,
A midi, deux œufs sur le plat,
Et puis le soir, bonheur suprême :
Coco, café, thé, chocolat !

Dans notre siècle de chlorose,
Pour remonter un sang mauvais,
La Faculté, d'un air morose,
Vous dit : Prenez du *Fer Bravais* !
Moi, lorsque le corps se délabe
Et maigrit comme un cancrelat,
Je prescris : Coco de Calabre,
Coco, café, thé, chocolat !

Lorsque Noé planta la vigne
Et la marcotta de sa main,
Prévoyait-il le sort indigne
Qu'il préparait au genre humain ?
Je n'en crois rien et je m'avise
Que s'il eût pu prévoir cela,
Il eût adopté pour devise :
Coco, café, thé, chocolat !

Et quand un beau soir, fait unique !
Sem et Japhet d'un air serein,
Le couvrirent de sa tunique
Pour le préserver du serein,
Ce patriarche respectable
Eût pu prévenir ce fait-là,
S'il eût toujours eu sur sa table :
Coco, café, thé, chocolat !

Si j'eusse été le patriarche
Vénérable auteur de nos maux,
J'aurais, sur la porte de l'arche
(Ayant lâché mes animaux),
Fait peindre cette enseigne austère :
AUX AMIS DU MONT ARARAT,
C'est ici qu'on se désaltère,
Coco, café, thé, chocolat !

De bien mourir j'ai l'espérance,
Mais, avant ce moment, je veux,
O mes frères en tempérance !
Vous confier mes derniers vœux :
Quand la mort clora ma paupière,
Je voudrais bien que l'on collât
Cette épitaphe sur ma pierre :
COCO, CAFÉ, THÉ, CHOCOLAT !

A. B.

Les Conseillers et la soupe.

Ein houitante cinq, quand n'ein dû rêvezà noutra bouna vilhe constituchon dè soixant-ion, qu'avai on bocon fauna dè repètassi, dou bravo Conseillers dâo mimo sacchio lodzivont einseimblilio, dein n'a maison, proutse dè la Tannéri.

Onna véprâo, que l'aviont levâ la tenâblia dè boun'hâoré, ion dâi Conseillers dese à l'autro :

« L'est portant trâo vito po s'allâ reduirè ora et tot parâi on ne sâ pas qu'è fèrè perquie : sâ-tou qu'è ? no faut allâ fèrè 'n'a veria tant qu'ia Pully et n'âodreint derè bondzo à noutrès collègues dè per lè !

— Bin se te vâo ! hardi, allein !
Et lè vouaïque eimbautsi contrè la Perraudettaz.

Ora, vo sèdès quand on va dinse roudâ dein lo vegnoublilio, on sâ prâo coumeint on l'âi va, mâ, dâi iadzo, on ne sâ dièro coumeint on revint et l'est cein qu'est arrevâ à noutrè dou Conseillers,

Quand l'ont zu prâi quartettâ pè lo Priorâ et golliassi tsi lào collègues, ma fâi sè troviont on bocon bliets po s'ein reveni à Lozena, assebin quand l'arrevèront âo coutset dè la tserrâirè dè Bor, lo pe dzouveno que baillivè lo brè à l'autro que brelantsivè destra, dese : « No faut dècheindrè pè la Tseneau dè Bor, po pas sè fèrè vâirè dinse ; kâ qu'est te que derant noutrès collègues de Lozena se no reincontrâvont ora ; no faut no remisâ à la paille âo pe vito po ne pas no fèrè vergogne ! »

Mâ ne s'atteindiont pas à l'affèrè que vè vo derè. Arrevâ âo maitein dè la tsenâirè dè la Tseneau, vouaïque que tot d'on coup : Piouf ! pan ! Lo vilho dâi Conseillers sè vâi tot d'on coup dziellia oquid d'épais et dè tsaud su la tète que, ma fâi, sè trova tot depourent, tandi que l'autro Conseiller ve son bugne de coumenion s'ècliaffâ perquie bas, dou pa pe liien, decoutè dâi brequès d'écouallès. Tot cein, coumeint vo peinsâ, a fe on dètertîn dè la met-sance.

— Tè ràodzâi pi lo commerce ! fasâi ion dâi Conseillers ein passeint son tsapè, que dâo diablilio est te cein ? crayo que ne z'ont vouedi dè la soupe pè dessus !

— Oï ma fâi, fâ l'autro, ein vouaiteint la veste à son collègue qu'avâi dâo poret et dâi folhiès dè tchoux alliètaîs pè su lè mandzès, no z'ont vouedi n'a terrina dè soupe su la tète, cliâo caïons !

L'uront bio vouâiti ein amont, mâ n'y avâi nion âi fenètrès.

La fenna à ne n'ovrà, que lodzivè à n'on troisième, avâi met su la fenètre la soupe à se n'homme po la refrâidhi on bocon et paret que lè bouebès à Nonâi, que s'amusavont decoutè, aviont accoulli bas la terrina.

— Ora, ne s'ein frais ! desâi ion dâi Conseillers ; coumeint dianstre faut te que retorneyo dèman à la tenâblia avouè on bugne dinse !

— Et mè ! fasâi l'autro qu'avâi adè dâi galons ein poret et ein folhiès dè tchoux pè su sè mandzès. Oh ! cein ne va pas dinse ! No faut eintrâ riche raque dein cliâ maison et réclia-mâ n'indanità à cliâo qu'on fè lo coup !

— Oï, ma fâi, t'as réson ; n'ein ein lo drâi !

L'eintont don dein la baraque et vont senailli âo premi, io dèmaorâvè lo propriètero, on bon vilho, farcéu qu'on tonéro, et que sè met à recaffâ quand vâi noutrès dou Conseillers avouè dâi z'haillons dinse coffo.

Adon quand l'eut oïu l'affèrè et que ve què lè dou gallia volliâvè n'indanità, lào fe :

— Atteindè pi, vu vâirè !

Adon ye passè son dâi su la mandze dè veste dè cé qu'étâi tot eimporattâ, la sè fourrè dein lo mor ein faseint état d'agottâ et dese à noutrès Conseillers :

« Mè z'amis, se vo z'âi reçu dè la soupe su

la tète, cliâ soupe ne vint pas dè tsi mè ; kâ, tsi mè, que su don âo premi, on fâ tot âo bu-ro ; âo sècond, font tot à l'ouhlio, cein ne vint pas non plliè dè tsi leu ; vo faut montâ âo troisième, io font tot à la grèce ; po su, cein vint dè lè d'amont.

C. T.

L'avocat et le pasteur.

Deux anciens camarades, jeunes encore, l'un avocat, ou ce que vous voudrez d'autre, le second pasteur de campagne, se retrouvent chez ce dernier et s'en vont faire une promenade à cheval. L'avocat plaint son ami de devoir vivre au milieu d'une population inculte et de devoir sacrifier ses goûts intellectuels à une carrière honorable et digne, il le reconnaît, mais qu'il ne lui envie guère.

Le pasteur prend la défense de ses paroissiens et finit par dire à son interlocuteur que ses paysans sont plus instruits que ne le pensent ceux qui ont usé leurs culottes sur les bancs de la faculté de droit et que, en particulier, ils savent deux langues.

Etonnement de l'avocat.

— Mais certainement, ils connaissent leur patois, dont les richesses sont incomparables, et si tu refuses à ce langage la valeur que je lui attribue, c'est surtout parce que tu ne le comprends pas et que tu enrages en les entendant et en les voyant sourire, à la seule pensée que peut-être ils se moquent de toi. Et puis ils connaissent le français.

— Je ne sais pas leur patois, répond l'avocat, mais le peu que j'en connais vaut au moins autant que les quelques mots de français qu'ils finissent par anonner, après avoir fait souffrir mille morts à leur instituteur. Ils ne savent pas le français et tu radotes quand tu prétends le contraire. Tiens, je parie de m'adresser en français au premier que tu m'indiqueras... tu vois que je suis bon prince, puisque je te laisse même le choix du sujet... et qu'il ne comprendra pas un mot de ce que je lui aurai dit. Je lui demanderai tout simplement de m'aider à rétablir l'égalité entre mes étriers.

Et un peu plus loin, sur un signe, notre avocat s'adresse en ces termes à un paysan occupé à arracher des pommes de terre à quelque distance de la route :

— Dis-donc, Rustique, voudrais-tu me rendre un service ?

— Rustique, rustique, murmure le paysan, que diablo m'as-tu avoué son rustique. Mè mouso que mè preind po lo maçon qu'a rustiqua la maison âo syndico. Faut to parâi alla vaire.

— Bein lo bonzo. Què te que l'âi ia ?

— Fais, je t'en prie, un mouvement d'approximation jusqu'à mon hypostase, afin de rétablir l'équilibre entre mes supports, dont l'un est succint et l'autre prolixe.

— Crayo que sè fot dè mè, cé botzâ ; va-t'ein âo diablilio, tzaravouta.

Et le paysan de retourner à son champ en continuant ses bénédictions à l'adresse des deux promeneurs.

— Tu vois bien qu'il ne m'a pas compris.

— Minute, il est encore supérieur à toi à l'égard du patois. Il a du moins parfaitement compris que tu te moquais de lui et sa réponse le prouve.

Une crise inquiétante.

« Le cyclisme a pris en Europe et en Amérique un développement tel, nous dit *Le Voleur*, qu'un grand nombre de commerces en éprouvent un préjudice considérable ; toutes les industries qui touchent aux sports, aux jeux, aux arts d'agrément, traversent une crise des plus pénibles. On ne vend plus ni raquettes de tennis, ni cartes à jouer, ni pianos ; les fem-